

L'historien et la recherche sur l'antisémitisme

Dina Porat

TRADUCTION **Claire Drevon**

DANS **REVUE D'HISTOIRE DE LA SHOAH 2008/1 N° 188** , PAGES 363 À 378

ÉDITIONS **MÉMORIAL DE LA SHOAH**

ISSN 2111-885X

ISBN 9782952440967

DOI 10.3917/rhsho.188.0363

Date de mise en ligne : 28/02/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-d-histoire-de-la-shoah-2008-1-page-363?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Mémorial de la Shoah.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

L'HISTORIEN ET LA RECHERCHE SUR L'ANTISÉMITISME¹

par Dina Porat²

Traduit de l'hébreu par Claire Drevon

Nombre de chercheurs et penseurs ont traité, chacun à sa manière et tous avec une extrême prudence, de l'idée que, surtout après la Shoah, les travaux sur l'antisémitisme et la recherche de sa définition et de ses motivations entrent en contradiction non seulement avec les aspirations sionistes, mais également avec la tradition et les valeurs juives, notamment avec l'étude du judaïsme et son statut universitaire. Léon Poliakov, Uriel Tal, Ismar Schorsch, Gershom Scholem, Abba Kovner, Éphraïm Elimelech Urbach, etc., se sont exprimés sur ce point, que ce soit en accord ou en désaccord les uns avec les autres ou avec d'autres chercheurs et penseurs. Ils n'ont pas seulement traité de l'historiographie écrite, mais aussi de la présentation des résultats de la recherche au grand public à travers la création de musées et l'organisation de conférences. Nous présenterons brièvement leurs opinions et leurs controverses avant de nous demander s'ils ont un message à transmettre aux spécialistes de l'antisémitisme ?

Dans l'avant-propos du deuxième volume de son *Histoire de l'antisémitisme* (1974), Léon Poliakov définit l'historien spécialiste de l'étude de l'antisémitisme comme un « dénonciateur ». Il explique que celui-ci remet en cause systématiquement les valeurs de la société et formule des critiques. Si l'on prend en considération que les persécutions ont été perpétrées au nom des valeurs suprêmes de cette société, comme la religion, l'unité de la nation, la spécificité culturelle et l'admiration pour le passé, les sociétés chrétiennes occidentales doivent être passées au crible de l'histoire et de l'historien : « demander des comptes au christianisme », pour reprendre la formule de

1. Cet article est le texte d'une conférence donnée au Centre d'études européennes (Center for European Studies) de l'université de Harvard en 2000. Il est paru en hébreu sous le titre « L'historien et l'étude de l'antisémitisme », *Gesher*, n° 149 (été 2004), pp. 14-25, puis en anglais sous le titre « The Historiography of Antisemitism in the Shadow of the Holocaust », in Michael FINEBERG, Shimon SAMUELS, Mark WEITZMAN (dir.), *Antisemitism: The Generic Hatred. Essays in Memory of Simon Wiesenthal*, Londres et Portland (Oregon), Vallentine Mitchell, 2007, pp. 285-300.

2. Professeur d'histoire juive à l'université de Tel-Aviv. Ce texte a été rédigé à partir d'une conférence donnée par l'auteur en l'an 2000 à l'université de Harvard (Cambridge, Mass.), cet article sera publié en anglais dans un livre dédié à la mémoire de Simon Wiesenthal.

François Mauriac cité par Poliakov³. En outre, souligne-t-il, cette dénonciation ne relève pas du genre universitaire – il précise ce point après avoir consacré plusieurs dizaines d'années de sa vie à cette recherche –, parce que les mesures de prudence professionnelle que prend l'historien et la part égale qu'il s'oblige à accorder à tout ce qui touche au sujet ne peuvent changer le fait qu'il est en position d'accusateur, même si la justice est dans son camp. En poursuivant dans cette voie, il ne peut s'empêcher de se demander si, quand et comment les Juifs et leur spécificité ont apporté leur contribution et à l'évolution de l'atmosphère antisémite et à ses manifestations. Avec de telles questions, il risque de se transformer en accusateur, ou du moins en critique, de son propre peuple. D'une part, il risque de donner lui-même dans ce qu'il appelle *mitnatzel*, l'apologétique qui ne cesse de tenter de prouver que les Juifs ont raison et de les décrire comme porteurs de véritables valeurs⁴.

Sur ce même thème, il précise que le fait même de s'attacher aux motivations des antisémites est une façon de se résigner à accepter constamment le rôle de victime qui est dans son bon droit, ce qui renforce à son tour la tentation de l'antisémite de jouer son rôle en un cycle pervers interminable. C'est là un écueil sur la voie d'une vie nationale normale, qui empêche de comprendre les processus qui se produisent chez d'autres peuples en marche vers la démocratie et le pluralisme⁵.

Poliakov se demande en outre si le réexamen des événements du passé, auquel s'adonne sans relâche l'historien, n'encourage pas une animosité et une hostilité latentes temporairement inopérantes. La description de la pérennité des expressions d'antisémitisme peut-elle constituer un facteur encourageant sa continuité ? Si c'est le cas, peut-on supposer que les écrits de l'historien favorable aux Juifs risquent de conduire aux mêmes résultats que les écrits de leurs opposants ? En mettant en relief la nature de l'antisémitisme et sa pérennité, Poliakov soutient que l'historien le conforte et contribue à sa continuation puisqu'il transmet les idées des antisémites du passé à ceux de l'avenir. Et ce d'autant plus qu'il accorde son attention et offre une tribune de premier plan aux antisémites et extrémistes du présent⁶. On supposera ici qu'il est presque certain que la nature du phénomène de l'antisémitisme continue à exister et que

3. Léon POLIAKOV, *Avant-propos à l'histoire de l'antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1961. Poliakov ne mentionne pas la source des propos de Mauriac. Il s'agit d'une phrase écrite par Mauriac à propos du Dernier des Justes : « André Schwartz-Bart prend la relève de Jules Isaac pour demander des comptes à la chrétienté », L'Express, 8 octobre 1959. (N.d.T.)

4. Léon POLIAKOV, *Introduction to The History of Anti-Semitism*, vol. II, Londres, Routledge et Kegan Paul, 1974, pp. vii-viii.

5. Voir POLIAKOV, *Introduction to The History of Anti-Semitism*, op. cit., p. ix.

6. *Ibid.*, p. ix.

les changements extérieurs dans ses modes d'expression continuent à se manifester, avec ou sans l'historien et ses conclusions. En outre, Poliakov postule que les antisémites lisent ses ouvrages et ceux de ses collègues, ce qui reste à prouver.

Il se pose aussi la question de l'autocritique : un chercheur est-il capable d'appréhender un phénomène vieux de 2 000 ans, dont les traces sont évidentes presque à chaque époque, en chaque lieu et en chaque groupe humain, et de rédiger sur tout cela une historiographie sérieuse et exhaustive ? Si l'on approfondit la question posée par l'historien français et qu'on suppose que l'antisémitisme ne résulte pas des actes et traits de caractère des Juifs, mais qu'il reflète les maladies de la société et la place que celle-ci accorde aux droits de l'homme ; si l'on rappelle la célèbre fin du livre de Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive* : « Il conviendra de représenter à chacun que le destin des Juifs est son destin⁷ » (car alors, la conclusion qui s'impose, c'est qu'il incombe au spécialiste de l'étude de l'antisémitisme d'être véritablement et sincèrement spécialiste et grand connaisseur d'histoire et de culture de toute société) ; et si ses connaissances sont limitées à un seul État ou à une seule région, ou même à quelques-uns, à leurs langues et à leurs cultures ; alors la profondeur de son analyse et de ses conclusions, ainsi que sa capacité à élaborer une théorie, seront elles aussi limitées.

Dans une conférence intitulée « L'histoire juive en tant que Satan », donnée en 1999 à l'Université de Tel-Aviv, Moshé Idel, spécialiste de la mystique juive, présenta une interprétation novatrice de l'article de Gershom Scholem « Réflexion sur la sagesse d'Israël ». Dans cette attaque connue, publiée pour la première fois en 1945, Scholem, fondateur des études de la mystique juive, appela avec véhémence à écrire une autre historiographie juive, dépouillée de toute idéalisation de soi, de tous les éléments sentimentaux et attristants, représentant fidèlement tous les aspects de la vie quotidienne, tous les types juifs, y compris les criminels, et pas seulement les aspects spirituels et théologiques ou les martyrologes. En l'occurrence, il prônait une vision sobre, sans préjugé, de la complexité inhérente aux relations entre Juifs et non-Juifs, et il appelait à éviter aussi bien l'apitoiement que l'arrogance. Son attaque était dirigée contre

7. Jean-Paul SARTRE, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard, 1954, p. 185 (cet ouvrage a été publié pour la première fois en 1946 par les éditions P. Morihien).

toute historiographie quelle qu'elle soit, inspirée par l'idéologie, qu'il s'agisse de l'assimilation éclairée, de la religion ou du sionisme⁸. Moshé Idel souligna que ce qui ressortait des revendications de Scholem n'avait pas encore fait l'objet de l'attention voulue : ce dernier souhaitait qu'après la Shoah, historiens et écrivains regardent le mal en face et affrontent le véritable démon, le véritable agent actif dans l'histoire juive.

Scholem écrivit son article « Réflexions sur la sagesse juive » en 1945, en Eretz Israël, après la Shoah au cours de laquelle il avait perdu un de ses frères au camp de Buchenwald, ainsi que d'autres membres de sa famille dans d'autres lieux. En 1946, il fut envoyé en Europe pour rechercher ce qui restait des bibliothèques juives et des archives. Pendant six mois, il fit tout ce qui était en son pouvoir et transmit tout ce qu'il découvrit à Jérusalem. Selon le témoignage de son épouse Fania, aujourd'hui décédée, il revint chez lui brisé, désespéré quant aux chances du peuple juif de se remettre : il rencontra des rescapés dans les camps de personnes déplacées, écouta les récits de leurs souffrances et fut convaincu que les meilleurs avaient été exterminés et que ceux qui avaient survécu étaient épuisés, sans force. C'était là une conclusion pénible. S'il était resté plus longtemps en Europe, il aurait peut-être changé d'avis, à l'instar d'autres émissaires, ultérieurement témoins de l'exceptionnel rétablissement des rescapés. Mais Fania décrivit son voyage et son retour, le deuil qui l'empêcha de vivre normalement pendant environ un an et la façon dont, terré chez lui dans son lit, il mêla son chagrin personnel et la douleur nationale en une seule vision pessimiste⁹.

Dès lors, poursuit Idel dans son analyse, Scholem rechercha une historiographie adaptée aux événements du présent, une historiographie qui rechercherait leurs origines dans les développements intervenus au cours des siècles précédents. Il soutint que, jusqu'alors, les véritables forces sataniques étaient demeurées en dehors de la scène créée par les historiens juifs parce qu'ils ne pouvaient pas supporter les conclusions. En premier lieu, ils ne pouvaient reconnaître que le mal est la force dominante dans le monde. Ensuite, la reconnaissance du règne du mal risquait de placer les Juifs dans une situation sans espoir, une situation d'échec chronique, puisqu'il était impossible de guérir le mal. Enfin, des historiens en quête de raisons expliquant les événements tentèrent effectivement après la Shoah de mettre au jour les forces irrationnelles ;

8. Gershom SCHOLEM, « Réflexions sur la sagesse juive », *Louah Haaretz*, 1944-45, pp. 94-112.

9. Voir la préface de Gershom SCHOLEM, *Shabtaï Zvi et le mouvement sabbatéen de son vivant*, Tel-Aviv, Am Oved, 1987, pp. 28-29.

mais, en 1945, il n'était pas encore possible de les expliquer (et telle est peut-être encore la situation à ce jour). De façon naturelle, dans le sillage de la Shoah, l'antisémitisme devint un thème de recherche. Mais, pour Scholem, comme le précise Idel, les historiens juifs qui savaient pertinemment que leurs travaux étaient inspirés, au cours des siècles, par les forces du mal, c'est-à-dire des forces irrationnelles, n'osèrent pas l'écrire en clair¹⁰. Une telle formulation, peut-on ajouter, risquait de rappeler que la terrible tragédie, puissions-nous en être épargnés, avait des chances de se reproduire.

Une telle lecture pose des questions difficiles : le démon, la force du mal sont-ils obligatoirement l'apanage des non-Juifs ? Ou dominant-ils les non-Juifs seulement, les incitant contre les Juifs ? Est-il possible que le démon inspire parfois aussi les Juifs, où en sont-ils immunisés ? Scholem, fidèle à son exigence de ne pas céder à l'idéalisation de soi, écrivit effectivement en cette même occasion non pas sur les forces du mal destructrices et extérieures seulement, mais aussi à propos de « l'aiguillon irrationnel et [de] la passion démoniaque », qui ne sont pas selon lui la nature profonde de l'histoire juive. Il qualifia l'histoire juive elle-même de « géant macabre [...] rempli de force explosive¹¹ ». Mais un peu plus tard, une fois rétabli et s'étant remis à sa table de travail pour étudier la mystique juive, Scholem ne cessa de soutenir l'idée que l'historien juif devrait placer les forces sataniques du mal au centre de son travail. Le rabbin Méïr Berlin (par la suite Bar-Ilan, qui donna son nom à l'université Bar-Ilan), l'un des rares visiteurs assidus de la maison de Scholem pendant son année de deuil, tenta de le reconforter en prédisant que le peuple juif se remettrait comme par le passé et se reconstruirait, et peut-être réussit-il à le convaincre¹².

Ce thème – comment écrire sur l'histoire juive et comment la présenter à l'opinion publique – fit l'objet d'une controverse lorsque fut créé Beit Hatefoutot¹³, à l'Université de Tel-Aviv. Cette entreprise devait constituer un

10. Voir SCHOLEM, « Réflexions sur la sagesse juive », *art. cit.*, p. 111. Je souhaiterais remercier le professeur Moshé Idel qui a attiré mon attention sur ses articles « The Role of the Symbol in Gershom Scholem Thinking », *Jewish Studies*, vol. 38, 1998, pp. 43-72 ; « That Wondrous, Occult Power's: Some Reflections on Modern Perceptions of Jewish History », *Studia Judaica*, n° 7, 1998, pp. 57-70.

11. Voir SCHOLEM, « Réflexions sur la sagesse juive », *art. cit.*, p. 105.

12. Je voudrais remercier mon ami le professeur Avraham Shapira, qui a attiré mon attention sur les souvenirs de Fania Scholem.

13. Littéralement « la maison des dispersions ». (*N.d.T.*)

musée entier, celui de l'histoire et de la culture du peuple juif. Ce lieu, qui ouvrit ses portes en 1978, remporta immédiatement un grand succès. Jusqu'à aujourd'hui, c'est l'un des sites touristiques et éducatifs les plus importants d'Israël. Mais d'après critiques ne tardèrent pas à être formulées : on soutint tout d'abord que le musée était par trop sioniste : il commence par la destruction du Second Temple et se termine par le retour en Eretz Israël, comme si c'était l'unique fin possible de l'histoire de l'exil. Ensuite, on affirma qu'il traitait trop de la religion et n'accordait pas un espace suffisant aux secteurs non pratiquants modernes du judaïsme, en particulier non sionistes, entre autres, communistes, bundistes et autres tendances de Juifs assimilés.

L'un des aspects qui attira les critiques les plus virulentes fut l'équilibre exact entre la culture juive, la tradition et la créativité à introduire dans l'exposition d'une part, et l'antisémitisme, son influence et ses conséquences d'autre part.

Aussi bien Ismar Schorsch, directeur du séminaire théologique juif de New York, qu'Uriel Tal, historien de l'Université de Tel-Aviv, émirent de sévères critiques à l'encontre des *Méguilot Esh* (« Rouleaux de feu ») écrits spécialement pour Beit Hatefoutsot, ainsi qu'à l'encontre de la part occupée par l'antisémitisme dans l'exposition permanente. La section appelée en hébreu « Porte de la vie » et, traduit en anglais par « Au sein des peuples », qui déploie sur trois étages du musée l'histoire de deux mille ans d'exil, ainsi que la page du martyrologe, leur semblaient une grave erreur¹⁴. Une lumière jetant un jour blafard sur un pilier en fil de fer barbelé et en métal symbolise la persécution extérieure entourant la vie intérieure et l'espoir. Ce pilier fut également critiqué par des non-Juifs, blessés par le cartel indiquant que Hitler était arrivé au pouvoir en janvier 1933 « de l'ère chrétienne ». Cette formulation semblait préciser que la chrétienté était responsable de l'antisémitisme multiséculaire qui avait rendu possible la « Solution finale » et que Hitler avait, pour ainsi dire, perpétué et appliqué les conceptions chrétiennes¹⁵. Tal et Schorsch, qui envisageaient le problème du point de vue intérieur juif, estimaient que les historiens qui avaient conçu le musée, en s'aidant dans leur travail de chercheurs du département d'histoire du peuple d'Israël à l'Université de Tel-Aviv, avaient réalisé un travail impressionnant pendant six ou sept ans, mais que le résultat s'était traduit par une représentation exagérée de l'antisémitisme au cours des siècles.

14. Voir Ismar Schorsch dans le procès-verbal de la réunion des conservateurs de Beit Hatefoutsot, le 1^{er} juillet 1991, Archives de Beit Hatefoutsot, et Uriel TAL, *Allocution prononcée à Beit Hatefoutsot à l'occasion du 30^e anniversaire de son décès*, édités par Raya Adler, Tel-Aviv, Beit Hatefoutsot, 1984.

15. Ella Bar-Illan au cours de notre entretien, le 17 août 1998. Dans les premières années, elle était chargée du programme d'études du musée, destiné à la jeunesse.

« À mon avis, déclara Tal en 1983, alors que Beit Hatefoutsot célébrait son cinquième anniversaire, il est impossible que la Colonne de feu nous accompagne avec une puissance telle qu'il soit pour nous éprouvant de lui faire face, sans qu'en regard se dresse une colonne de vie et de détermination ; une colonne d'eau qui, peut-être, serait susceptible un jour d'éteindre le feu. Il me semble que la tradition d'Israël, sous son meilleur jour, [...] nous enseigne à ne pas troubler le mort outre mesure [...] on ne reçoit aucune rétribution si l'on attende soi-même à sa vie ; quant au *Kiddousch HaShem* (la sanctification du Nom divin), il n'a rien d'impératif [...] La culture ne se développe pas seulement à l'ombre de la destruction, mais également à la lumière¹⁶. » Ce n'était pas la première fois que Tal exprimait un tel avis. À maintes reprises, il avait tenté de convaincre ses collègues et ses étudiants que la recherche sur l'antisémitisme constituait un obstacle sur la voie de la normalisation du peuple, que la connaissance de la mesure pleine et entière de l'antisémitisme dans l'histoire juive provoquait des ravages pour l'estime de soi d'un homme et que la recherche sur l'antisémitisme et la Shoah s'effectuait obligatoirement au détriment de la recherche sur le judaïsme et sa contribution à l'humanité.

Malgré tout, l'avis de Tal se fonda fort bien dans les prémisses du sionisme qui avaient inspiré la création du musée, et les compléta :

- a. l'antisémitisme est le résultat d'une situation d'exil, et c'est pourquoi
 - b. il n'y avait pas lieu de lutter contre ce phénomène, il n'y avait aucune chance de le vaincre et, en conséquence,
 - c. il n'existait qu'une seule solution, le fuir et se rendre dans un État juif.
- Cependant,
- d. c'était une insulte faite au sionisme que de voir dans l'antisémitisme, pression négative extérieure, son moteur principal.
 - e. Il était malgré tout du devoir du sionisme de combattre l'antisémitisme dans le cadre de la protection des Juifs ou, du moins, de soutenir leurs tentatives d'autodéfense en d'autres lieux et de s'efforcer ensemble de parvenir à une normalisation et à des réalisations nationales¹⁷.

Schorsch fut encore plus direct : il avait le sentiment que, malgré la répartition thématique de l'exposition en plusieurs sections présentant la famille, la communauté, la religion, la culture juive et la créativité dans toute leur gloire

16. Voir TAL, *Allocution prononcée à Beit Hatefoutsot*, *op. cit.*

17. En particulier à ses collègues et étudiants du département d'histoire du peuple d'Israël à l'université de Tel-Aviv. Quant aux théories sionistes, voir Denis CHARBIT, « L'idéologie sioniste et l'antisémitisme », in *Kivounim, Revue sur le sionisme et le judaïsme*, décembre 1993, brochure 5 (42), en hébreu, pp. 43-46.

(à commencer par l'immense littérature rabbinique et jusqu'aux prix Nobel), et bien qu'une seule section (« Parmi les peuples ») fût consacrée à l'histoire, la tonalité dominante était la persécution, et que le pilier du martyrologe était l'unique monument commémoratif de la Shoah dans le bâtiment – monument bien trop en vue selon lui.

C'étaient principalement les « Rouleaux de feu » qui lui déplaisaient. Leur texte, présenté au public en 1978, à l'occasion du 30^e anniversaire de l'Indépendance, dans le cadre de l'ouverture officielle de Beit Hatefoutsot, comprend 52 chapitres : un chapitre par semaine de l'année juive, chacun se référant à une souffrance, une expulsion, des pogroms et des meurtres, commençant par l'Antiquité, continuant par le Moyen Âge et se terminant dans les années 1940. Bien que les derniers chapitres soient consacrés à la libération nationale et aux fondements de l'État d'Israël, Schorsch considéra que les Rouleaux reflétaient un échec, une tentative de créer une version moderne du rouleau d'élégies, *Eikha* (« Lamentations »), pleurant la destruction du Deuxième Temple, et d'évoquer le nom de « Rouleaux de feu » écrits par le poète national Haïm Nahman Bialik. Mais les anciens rouleaux, souligna-t-il, avaient conduit à une direction opposée : le « Rouleau du jeûne » évoque les jours où il est interdit de jeûner du fait des victoires remportées à l'époque du Deuxième Temple, et la tradition juive regroupe des événements sombres afin de réduire le nombre de jours de deuil. Le 9 Av (fin juillet-début août), on rappelle la destruction des deux Temples ensemble (et trois autres catastrophes nationales). Le Premier ministre Menahem Begin proposa en 1982 que le Yom HaShoah (le jour de commémoration de la Shoah) soit fixé lui aussi au 9 Av, afin de mentionner ensemble les six catastrophes, dans l'esprit du judaïsme. Son idée se heurta à une opposition à la Knesset du fait de la spécificité de la Shoah. Il obtint seulement le soutien des orthodoxes qui, de toute façon, marquent la journée de la Shoah un autre jour de deuil fixé par la Tradition, le 10 Tevet¹⁸ (en décembre).

On peut dire que, pour l'auteur des « Rouleaux », Abba Kovner, la dimension cyclique du temps, revenant chaque année sur lui-même et apportant les événements du passé vers le présent, l'emportait sur la dimension linéaire du temps conduisant du passé vers l'avenir. Schorsch s'y opposa : « L'idée de consacrer chaque samedi à une autre persécution, c'est trop. On ne peut pas traiter chaque jour et chaque semaine uniquement d'un aspect négatif du vécu

18. Jour de jeûne commémorant le début du siège de Jérusalem par Nabuchodonosor, choisi par le grand rabbinat d'Israël pour réciter le *kaddish* public pour toutes les victimes de la Shoah dont le lieu et la date du décès sont inconnus. (N.d.T.)

juif [...] On ne peut pas créer une collectivité culturelle uniquement sur l'expulsion et l'extermination », protesta-t-il. « Je rejette la voie empruntée par Abba Kovner¹⁹. »

Abba Kovner est l'un des fondateurs et des commandants de la Résistance dans le ghetto de Vilnius ainsi que des unités de partisans juifs dans les forêts de Lituanie. Il fut aussi l'un des dirigeants des rescapés qui avaient quitté l'Europe. Poète célèbre et personnalité publique, il fut le père spirituel de Beit Hatefoutsot. Ce n'était pas un historien, mais son exceptionnelle autorité morale exerça une profonde influence sur d'autres historiens spécialistes de la Shoah comme ses amis Yehuda Bauer et Israël Gutman, en particulier lorsque tous trois étaient membres de kibboutzim du mouvement du Kibboutz HaArtzi et travaillaient activement à l'élaboration de Yad Vashem. Pour illustrer le caractère erroné, selon lui, de l'approche d'Abba Kovner, Schorsch rappela à ses interlocuteurs, les conservateurs du musée réunis à Tel-Aviv en 1991, la façon dont Kovner décrivait son retour des forêts dans la Vilnius libérée. S'asseyant sur le trottoir à côté de sa maison, dans une ville sans Juifs, il envisagea de se suicider puisqu'il ne restait rien de la Jérusalem de Lituanie. Fort surprise de voir un Juif en vie, une voisine chrétienne qui le reconnut l'incita à partir, lui déclarant qu'il était haï et indésirable. La haine manifeste qu'elle exprima aida Kovner à comprendre qu'il devait continuer à vivre, mais ailleurs²⁰. C'était là une approche erronée à l'égard de la vie et du judaïsme, affirma Schorsch, en ce qu'elle se fondait sur des raisons de vivre et de créer négatives, et non positives.

À cet égard, Schorsch suivait les traces de son maître vénéré, l'historien Salo Baron, spécialiste de la société juive et de sa religion, qui consacra ses travaux de plusieurs années à contrer une approche comme celle de Kovner, et à tenter de parvenir à un équilibre historique précis, qui considérerait les longues périodes calmes et créatrices de l'histoire du peuple juif, et pas seulement le côté « larmoyant » de cette histoire. Mais Schorsch, dans ses travaux sur les réactions des Juifs à l'antisémitisme allemand pendant le Deuxième Reich, arriva à des conclusions identiques à celles de Kovner : il commença par estimer que « le combat contre l'antisémitisme [...] exige nécessairement une affirmation publique de l'identité juive » et finit par reconnaître que « l'am-

19. Voir SCHORSCH, Procès-verbal de la réunion des conservateurs de Beit Hatefoutsot, document cité.

20. Kovner décrit cet événement lors d'un colloque sur la Shoah, organisé à New York en 1975. Voir Yaffa ELIACH, « Le poète et le partisan Abba Kovner lors du colloque international sur la Shoah, une génération plus tard », in *HaDoar*, 21, New York, 11 avril 1975, pp. 343-344.

pleur [du] changement [d'une communauté juive divisée à une communauté ressuscitée] résultait de l'antisémitisme²¹ ». De même, Beit Hatefoutsot, musée forgeur d'identité, est situé dans la première ville hébraïque, sur le campus de l'université israélienne, ce qui pose les rapports entre Juifs et non-Juifs comme un résultat inéluctablement négatif de l'exil, qui ne trouvera de remède que dans l'existence de l'État juif.

La controverse n'en continua pas moins au-delà des relations entre sionisme et dispersions, car aussi bien Tal que Schorsch soulignèrent la contradiction entre la recherche sur l'antisémitisme et la présentation de ses résultats au public d'une part, et la tradition juive et la recherche sur le judaïsme d'autre part. Cette tradition, qui tente de réduire le nombre de jours de deuil, comme l'enseigne le « Rouleau des jeûnes », est une déclaration sur la valeur de la vie et montre comment surmonter le deuil aussi bien personnel que national. C'est précisément ce que le rabbin Berlin avait déclaré à Scholem : le judaïsme, c'est « Tu vivras par lui » et non pas « Tu mourras », le centre étant la vie et la lumière, et non pas les démons qui se glissent dans l'obscurité.

Kovner défendit son travail. Faisant allusion à Tal, il déclara : « J'ai un ami, historien et penseur important, qui a encore réagi à mes propos ("encore", car c'était une controverse de longue date), parce qu'il part du principe que rien ne peut se construire à partir du négatif. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! » Le sionisme est né par suite de la disqualification de l'exil, dit-il, et la souffrance s'est toujours transformée en force : « Je ne me suis pas occupé de ce livre [les Rouleaux de feu] [...] par amour de la souffrance ni par haine des persécuteurs [...] Je voulais dévoiler les origines de la force [...] des générations juives dans leur grande détresse, faire resurgir [...] la signification de la vie dans l'expérience juive », et comprendre comment, à chaque génération, les Juifs obstinés ont transformé le deuil en une source de vie, et plus précisément en vie²².

Même après avoir entendu l'attaque lancée par Éphraïm Elimelekh Urbach sur l'idée du « peuple qui résidera seul », Kovner continua à défendre sa thèse. « Nous avons été amenés ici », c'est-à-dire nous sommes revenus en Eretz Israël, soutint Urbach, l'un des principaux piliers des études juives à

21. Il exprima son opinion dans son livre *Social and Religious History of the Jews*, New York, Columbia University Press, 1937 ; Ismar SCHORSCH, *From Text to Context: The Turn to History in Modern Judaism*, Hanover (NH), University Press of New England et Brandeis University Press, 1994, ch. 19 ; *Jewish Reactions to German Anti-Semitism, 1870-1914*, New York, Columbia University Press, 1972, pp. 1 et 204.

22. Voir son discours dans *Abba Kovner. De lui et sur lui*, Tel-Aviv, Moreshet et Sifriat Poalim, 1988, pp. 46-47 ; ainsi que son discours prononcé le 27 décembre 1981 à la Maison du Kibboutz HaArtsi. Voir ses dossiers dans ses archives personnelles à Ein-Horesh.

l'Université hébraïque, « non pas la force du destin, mais [en vertu de notre] mission ». Kovner n'accepta pas cette thèse. « Si seulement il avait pu en être ainsi, écrivit-il, mais en fait, une minorité d'entre nous seulement sont venus ici animés d'un sentiment de mission. Le pionnier bien avant les camps, alors que ceux des camps, pour la plupart, c'est le destin qui les a amenés, à savoir l'antisémitisme. » La conception de Bialik du peuple qui ne se réveillera pas « si le fouet ne le réveille pas », comme il l'écrivit après le terrible pogrom de Kichinev en 1903, était bien plus profonde que le point de vue idéaliste d'Urbach, estimait Kovner²³.

Kovner appelait ainsi les chercheurs à reconnaître que l'antisémitisme constituait le facteur décisif inspirant les tournants personnels et nationaux qui, peut-être, ne se seraient pas produits en des temps meilleurs, et, à l'instar de Scholem, leur demandait de ne pas embellir la réalité. Ces thèmes, Kovner les nota pour lui-même. Mais, lorsque le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Tel-Aviv lui fut décerné, il termina son discours en se rangeant complètement à l'avis d'Urbach : « Lorsque je sors le matin dans les champs d'Ein-Horesh [son kibboutz], ou que je me tiens ici [sur la colline de Beit Hatefoutsot] et observe l'endroit où l'on commença à construire Tel-Aviv, mes yeux voient ce qui est devant moi [l'avenir] et je me souviens de ce qui était derrière moi [le passé] ; se renforce en moi la conviction que ce n'est pas par hasard que nous sommes ici, mais en vertu d'une mission²⁴. » Ce qu'il écrivit pour lui-même sur le poids véritable de l'antisémitisme, il ne convenait pas de le dire en public, et encore moins dans une cérémonie à laquelle assistaient de nombreux participants.

Kovner alla encore plus loin dans la théorie de la « force provenant de la souffrance » : si le passé n'est rien d'autre qu'un instrument pour y puiser de la force, l'historien se doit de consacrer le temps et les efforts voulus pour reconstruire le passé « tel qu'il fut vraiment », selon la formule de l'historien allemand Leopold von Ranke, père de l'historiographie moderne. Kovner, qui avait survécu au ghetto et aux forêts des partisans, envisagea les choses à plusieurs reprises avec les yeux des démons de Scholem et arriva à une décision inverse : les époques de cruauté ne pouvaient être comprises par ceux qui n'en furent pas

23. Feuille non datée, écrite à la main, dossiers Kovner dans ses archives K-31702, lettre Khaf, en hébreu. Il traite du poème de Haïm Nahman Bialik « Oui, ce peuple n'est que du foin séché » (*intitulé à l'origine « La vision d'Isaïe », N.d.T.*) ; voir *Tous les poèmes de H. N. Bialik*, Tel-Aviv, édition Dvir, 1997, en hébreu, p. 67. Voir Ephraïm Elimelech URBARCH, « La voie et la signification du sionisme aujourd'hui », in *Dans les dispersions de l'exil. Études et recherches sur ce qui se fait dans le monde juif*, n° 19 (85-86), 1978, pp. 3-12, et en particulier p. 11, propos voisins, mais non identiques à ceux qu'avait notés Kovner pour lui-même. Voir également *De lui et sur lui, op. cit.*, pp. 49-50.

24. L'allocation qu'il prononça pendant la cérémonie fut publiée dans Abba KOVNER, *Sur le pont étroit*, Tel-Aviv, Sifriat Hapolim, 1981, p. 10.

témoins, quels que soient les efforts investis par l'historien. Kovner soutenait donc une historiographie qui serait écrite non comme une obligation de rechercher la vérité objective, à supposer qu'elle existât, mais comme l'expression de la volonté humaine et juive d'un passé subjectif, avec laquelle les générations suivantes pourraient vivre et dont elles pourraient être fières. Il existait d'ailleurs des sujets qu'il valait mieux taire, y compris dans les milieux juifs et certainement s'ils risquaient d'arriver aux oreilles des antisémites, affirma-t-il.

À une autre occasion, lors du discours qu'il prononça à la maison du président de l'État, Yitzhak Navon, il définit même plus clairement la tâche de l'historien juif : « Le passé m'intéresse, non pas en tant que passé, mais dans la mesure où il contient des matériaux de construction de la future vie juive²⁵. » Il développa le concept d'historien juif – tout Juif est acteur sur la scène de l'histoire juive, écrivain et chercheur, auquel incombe une tâche nationale. « Demeurer muet. Que s'estompe l'image des horreurs. Que la légende surgisse du flou. Que l'illusion se fasse consolation²⁶. » Cet appel s'opposait totalement à celui de Scholem (ou de Ranke) en faveur d'une historiographie plus précise, dénuée de sentiments et d'idéologies.

La polémique se poursuivit, Tal s'attachant à son approche quoique de façon indirecte cette fois, et, dans une série d'articles sur Albert Einstein, il souligna le fait qu'Einstein avait reconnu en public, dès les années 1920, que l'antisémitisme était un facteur central dans la prise de conscience de son identité juive, puis de son soutien au mouvement sioniste²⁷. À son retour en Allemagne pendant la Première Guerre mondiale, Einstein subit quelques attaques antisémites venimeuses et fut traité de traître et de défaitiste parce qu'il était sioniste et pacifiste. Parmi les principaux agresseurs, on trouvait deux physiciens, Johannes Stark et Philipp Lenard, qui tentèrent ultérieurement d'élaborer une physique « aryenne » en lieu et place de la physique « juive » d'Einstein. Malgré tout, précise Tal, Einstein considérait la réalité politique de l'entre-deux-guerres comme un combat global entre optimisme et pessimisme : l'antisémitisme politique est une expression de l'approche pessimiste de la nature humaine, alors que le judaïsme et le sionisme doivent se construire sur un terreau d'optimisme, confiants dans la capacité des individus et des nations à vivre ensemble. Dans une série de lettres adressées à d'éminentes personna-

25. Voir le texte intégral dans les archives de Guivat Haviva, D.2.598.

26. *Sur le pont étroit*, *op. cit.*, p. 31.

27. Voir Uriel TAL, « Raison, judaïsme et sionisme dans l'approche d'A. Einstein », in *Mythe et raison dans le judaïsme contemporain*, Tel-Aviv, Sifriat Hapoalim et Université de Tel-Aviv, 1987, en hébreu, pp. 32-34.

lités, Einstein analysait les raisons de l'antisémitisme et appelait les intellectuels juifs, en particulier sionistes, à accorder l'attention voulue aux dégâts internes causés par l'antisémitisme à l'image de soi du Juif et à considérer comme une mission centrale d'envisager un remède à ce mal. « Les meilleurs de nos frères juifs, déplora-t-il, ont perdu confiance en eux », parce que l'antisémitisme à l'époque moderne de l'émancipation est plus efficace pour lacérer l'identité juive en morceaux qu'à l'époque où les Juifs possédaient encore une forte identité juive²⁸.

Einstein avait un avis bien à lui sur les origines de l'antisémitisme : l'antisémite est menacé par la contradiction entre la faiblesse d'une petite minorité juive dispersée et la vitalité intellectuelle et les réalisations du Juif en tant qu'individu, toujours critique et indépendant sur le plan spirituel et jamais aisément convaincu par des principes dogmatiques. Einstein souligne ici la nature de l'antisémitisme, la contradiction entre l'image et la réalité : convaincu que le Juif est tout puissant, l'antisémite ne sait pas, dit Einstein, que ce Juif indépendant a été constamment humilié par les attaques de l'antisémite et qu'il lui faut l'environnement actuel pour renforcer sa confiance en lui. « Avant de pouvoir lutter efficacement contre l'antisémitisme, déclara-t-il, nous devons au préalable nous éduquer nous-mêmes [...] quitter la mentalité d'esclaves [...] Nous devons avoir le respect de nous-mêmes et être plus indépendants [forts²⁹]. » En évoquant les lettres d'Einstein et ses propositions, Tal put à nouveau insister sur la nécessité d'investir des efforts dans ce qu'il estimait être la bonne direction et dans ce qu'un homme de l'envergure d'Einstein soutenait : regarder à l'intérieur, construire une identité et renforcer la confiance en soi, et éviter ainsi d'attirer trop l'attention des antisémites et de leur rôle néfaste.

Que disent ces prestigieuses personnalités aux chercheurs spécialistes de l'antisémitisme ? Considèrent-ils cette recherche comme une science et eux-mêmes comme des scientifiques ? Il est assez évident qu'ils ressentent une dualité à ce sujet, car ils ont des doutes et même des appréhensions quant aux résultats de la recherche sur l'antisémitisme. Leurs réticences les plus

28. *Ibid.*, pp. 32-35.

29. *Ibid.* ; voir note 14. Citation par Tal du livre d'Albert EINSTEIN, *About Zionism, Speeches and Letters*, Londres, The Soncino Press, 1930, p. 23.

profondes concernent l'importance qu'il convient d'accorder à l'antisémitisme dans la vie juive. C'est pourquoi il est clair qu'ils attribuent une grande importance au rôle de l'historien et de l'intellectuel dans la société, ainsi qu'à leur capacité à créer une conscience nationale. Recommandent-ils que l'historiographie s'écrive au profit du passé ou de l'avenir, au profit de la recherche ou de l'image de soi de l'individu et de la nation ? De façon naturelle, un nombre restreint de chercheurs ont traité de cette question, car la traiter revient à jeter un regard critique sur le travail du chercheur et de ses collègues, ainsi que de ses conséquences.

Observons-les de plus près encore une fois. Poliakov, qui consacra sa vie professionnelle à cette recherche, avait des doutes quant à l'influence positive ou négative de son travail sur la situation des Juifs. Sa situation personnelle illustra une partie de la problématique : cet historien juif avait quitté la Russie en 1920 pour s'installer à Paris, qui devint son deuxième foyer bien qu'il s'y sentît toujours étranger.

Scholem aurait-il pris en considération deux démons distincts qui, malgré leurs différences, se complètent et exercent une influence l'un sur l'autre : le démon extérieur, qui a pour objectif d'exterminer le peuple juif, et le démon intérieur, qui remplit l'histoire juive d'étincelles et d'énergies mystiques ? Quelle que soit la réponse, il ne revint pas sur ses postulats au cours des années suivantes et la conférence qu'il donna à Londres en 1961 sur le même sujet fut bien plus modérée³⁰.

Tal et Schorsch s'exprimèrent sans équivoque dans l'appel qu'ils lancèrent aux chercheurs à s'investir dans la quête des trésors de la culture juive. Mais tous deux s'investirent tout autant – et peut-être davantage – dans l'étude de l'antisémitisme allemand au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle ; leurs ouvrages sur les origines de l'antisémitisme dans le Deuxième Reich (Tal) et sur son influence sur la vie juive (Schorsch) conservent leur importance, de même que les textes de Tal sur les origines culturelles et le messianisme politique du mouvement nazi, et ceux de Schorsch sur l'antisémitisme allemand dans l'historiographie après la Seconde Guerre mondiale³¹. Il se peut que tous deux n'aient pas résisté à leurs propres prêches ; Schorsch n'avait-il pas montré comment se façonnait une identité juive sous une pression hostile ?

30. « La sagesse d'Israël, autrefois et aujourd'hui », *Deot*, n° 4, mai 1961.

31. Voir la bibliographie dressée par Moshé Segal-Moldavi pour le département d'Histoire du peuple d'Israël, 1985, après le décès de Tal. Ismar SCHORSCH, *From Text to Context*, *op. cit.* ; *Jewish Reactions to German Anti-Semitism*, *op. cit.*

Qui, à l'exception d'Albert Einstein, aurait pu se permettre de dire que les réalisations des Juifs en tant qu'individus effrayaient l'antisémite ? Ses réalisations étaient certes admirables aussi bien pour les siens que pour les ennemis. Malgré tout, il comprenait parfaitement le sentiment de servitude, de dépendance et de perte de la dignité de soi. Il croyait en la force libératrice du sionisme, mais déclina la proposition de devenir président de l'État. Ses lettres, principalement celles qu'il adressa à Chaïm Weizmann, premier président israélien, montrent ses incertitudes : les nombreux Juifs assimilés seraient-ils influencés par les écrits des intellectuels et chercheurs sionistes, en sorte qu'ils recouvreraient leur respect de soi ? Ou bien les expressions orales et les agissements des antisémites l'emporteraient-ils³² ?

Kovner avait parfaitement conscience que sa volonté de présenter les « Rouleaux de feu » et le pilier du martyrologe au musée de Beit Hatefoutsot en tant que source de force était difficile à comprendre, et que les visiteurs de l'exposition risquaient de l'interpréter au premier degré sans réfléchir aux significations et aux implications qu'il y mettait. Il soutint que le passé était très pénible à supporter pour nous et que la légende, le silence ou l'illusion constituaient les meilleurs moyens de l'affronter. Il faut cependant signaler que Kovner lui-même ne garda jamais le silence ; d'ailleurs, le passé accompagné de tous ses démons et de toutes ses forces du mal traverse ses diverses œuvres comme un leitmotiv.

Les historiens de Beit Hatefoutsot qui travaillèrent avec Kovner, comme Élie Ben-Gal et les chercheurs du département d'Histoire du peuple d'Israël, s'opposent vigoureusement à Schorsch, et ce jusqu'à ce jour. Ils n'acceptent pas son accusation selon laquelle l'exposition dans laquelle ils ont investi leurs compétences professionnelles est imprégnée de l'aspect négatif du vécu juif, et ils sont persuadés que la plupart des visiteurs de l'exposition retirent une occasion d'être fiers de cette riche et exceptionnelle tradition. Peut-être, déclarèrent les conservateurs du musée, qui pour la plupart s'opposaient à Schorsch, peut-être lui aussi, voire Baron, prenaient-ils leurs désirs pour la réalité. L'histoire juive ne peut pas changer et le pilier du martyrologe se dresse presque dans chaque foyer en Israël, avec, en son centre, la lumière et l'espoir³³. Serait-il possible cependant que les concepteurs de l'endroit aient eu l'intention de transmettre un certain message et en aient en fait transmis un autre ? Qu'ils n'aient pas pu se couper des aspects sombres de l'histoire juive, alors qu'ils le souhaitaient et en avaient l'intention !

32. Voir la bibliographie dressée par Moshé Segal-Moldavi, *op. cit.* (cf. note 31), pp. 37-38.

33. Voir SCHORSCH, Procès-verbal de la réunion des conservateurs de Beit Hatefoutsot, document cité, en particulier Éphraïm Hazan et Penina Talmon.

Enfin, se pourrait-il que, dans notre intérêt, ces prestigieuses personnalités nous aient mis en garde contre une étude exclusive de l'antisémitisme ? Car il était évident pour eux, comme il est évident pour chaque personne cultivée et pour chaque chercheur, que toute société et tout phénomène sont des thèmes d'étude légitime et qu'il doit en être ainsi. Il semble donc plutôt que leur mise en garde porte non pas sur le principe même de l'étude de l'antisémitisme, mais sur l'éventualité de créer dans les facultés un déséquilibre entre l'étude du judaïsme et celle de l'antisémitisme.

Au cours des années 1980 et 1990, il fut davantage question de ce déséquilibre. L'actuelle multiplication, en premier lieu chez les Juifs d'Amérique, mais également dans d'autres communautés de chaires, forums, départements, instituts et centres se consacrant à l'étude de la Shoah met en évidence un problème national ou, du moins, communautaire ; peut-être également dans la majeure partie du monde occidental assiste-t-on parallèlement à un engouement pour l'étude des génocides, la xénophobie, le racisme, la discrimination et les atteintes aux droits de l'Homme ou aux droits de la minorité. Le problème de l'équilibre est donc bien plus vaste qu'il n'y parut dans les décennies qui suivirent la Seconde Guerre mondiale. Il ne se limite pas au public juif. D'ailleurs, ce ne sont pas les colloques de chercheurs qui peuvent modifier les proportions entre les équilibres, lesquels sont le résultat de processus nationaux et internationaux qui ne sont ni dictés ni dirigés de l'extérieur.

Il en va de même de l'image de soi : d'une part, il semble que les Juifs orthodoxes furent toujours animés d'un sentiment de supériorité par rapport aux non-Juifs. Les Juifs dotés d'autres idéologies puissantes, sionistes, communistes ou bundistes, avaient confiance en eux, et de nombreux Juifs, même non-pratiquants, ont une conscience aiguë de la spécificité de leur antique patrimoine juif. D'autre part, peut-être peut-on expliquer, du moins en partie, les fluctuations extrêmes de l'esprit national comme le résultat de la pénétration d'idées antisémites contradictoires, qu'il s'agisse d'admiration ou de peur des Juifs, dans l'identité juive et israélienne. C'est pourquoi il semble que la dimension psychologique directement liée au thème de l'image de soi moderne, tant individuelle que nationale, nous empêche de parvenir à des réponses nettes aux questions posées dans cet article.